

CHAPITRE 2

« Sauver le boeuf », un grand délire télévisé

C'est une pièce unique de 1970. Un chef-d'œuvre involontaire. Une émission de la défunte ORTF où l'un des principaux responsables de l'industrialisation de la viande dit tout. Tout. À ce moment de l'histoire, techniciens et « scientifiques » se croient tout permis. Et ils ont raison, car en effet tout est devenu possible.

Comment cela a-t-il été rendu possible ? Patience. On ne va pas tout vous raconter en une fois. Appelons cela ménager le suspense. Mais voilà déjà un plat de résistance, une butte témoin indiscutable qui date de 1970. Cette date est charnière. Il y a eu l'avant, dont on reparlera. Il y aura l'après. Le document dont il va être question est un film, qu'on se propose de décortiquer pour vous. On ne dispose pas d'une pièce pareille tous les jours. Un chef-d'œuvre ne se décrète pas. Il s'admire, si l'on ose écrire. Or l'émission *Eurêka*, diffusée sur cette télé qu'on appelait ORTF le 2 décembre 1970, en est un. Dans son genre. On ne peut qu'applaudir la mise en scène, les propos, les images, les personnages. Tout est parfait. On peut aussi vomir.

Tire : *Sauver le bœuf*. Premiers mots de la voix off : « Dans nos campagnes, on produit parfois trop de blé, trop de lait ou trop d'artichauts. Mais des bœufs comme celui-là, il n'y en a pas assez. Notre planète manque de protéines. » Et pour bien se faire comprendre, gros plan sur ce que les connaisseurs nomment un « culard », autrement dit un bœuf tout rebondi de muscles et de chair bien placée. Un autre zoom nous introduit dans une cuisine qui serait ordinaire si l'on n'y trouvait, près d'une gazinière, un homme en blouse blanche qui s'empresse de faire cuire dans une poêle un juteux morceau de viande de bœuf. On entend alors, et l'on se pince pour ne pas éclater de rire, le meuglement d'une vache. Difficile de savoir ce que cela veut dire, mais le réalisateur d'*Eurêka* va se servir de ce morceau de bravoure comme d'un gimmick pendant les vingt-cinq minutes que dure cette émission d'anthologie.

La suite ? Raymond Février est ici en majesté. Ponte de l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), il affiche sans complexe son titre d'inspecteur général. Février est l'un des trois ou quatre acteurs publics majeurs de l'industrialisation de la viande, qui commence à « porter ses fruits ».

Il est le principal invité de l'émission, et la caméra le saisit derrière son bureau. Il semble content d'être là. Mais que dit-il ? Eh bien, des choses qui paraissent relever de la science-fiction la plus bêtasse qui soit. Fier comme Artaban, Février confie au journaliste conquis d'avance que la viande artificielle est en marche, et ce pour une raison très simple. « La chimie, explique Février, a fait des progrès considérables, et nous pouvons savoir ce qui, dans la viande, les fromages, le beurre, donne leur goût à ces produits. Par

conséquent, on peut extraire ces substances chimiques et les remettre dans, par exemple, des viandes artificielles. On fait du jambon, on fait du bifteck, on fait ce qu'on veut, avec ces produits-là. »

L'expression la plus importante de ce propos liminaire pourrait bien être « on fait ce qu'on veut ». Car, en effet, en cette année 1970 où aucun critique ne leur casse encore les pieds, les ingénieurs du vivant qui tiennent les rênes à l'Inra ou ailleurs font rigoureusement ce qu'ils veulent. Et le montrent sans aucun scrupule.

Le bras dans l'estomac de la vache

Une 2CV commerciale entre dans une sorte de hangar géant à moitié empli de foin. Un homme en blouse blanche s'en extrait, non sans mal. Une voix off annonce que « les animaux sont tout à fait à la merci du savant, qui peut à tout instant décider du menu et en contrôler l'efficacité ». Ne riez pas, bien que... On entend une musique de western, probablement parce que notre homme en blouse est un *cow-boy*. Probablement.

On pénètre dans une étable où des vaches sont parquées dans des stalles faites de tubulures. On connaît. Ce qu'on ignore encore, la voix off va nous l'apprendre : « Cet animal pourtant bien vivant n'est en fait qu'un appareil de mesure, une chaîne de fabrication. [...] Pour juger de ce qui s'est passé dans l'usine vivante, on fait des prélèvements à tous les stades de fabrication. » Un doigt anonyme aide les plus sots des téléspectateurs à suivre le cheminement de fluides divers dans des tuyaux en caoutchouc.

Voici venue l'heure des fistules. Pour être sincère, on ne comprend pas ce qu'on voit, ou plutôt on ne peut pas le croire. Jugez. Un technicien à lunettes, qui semble tout droit sorti de l'univers des Deschiens – personnages imaginés par la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff –, s'approche d'une vache dont on ne sait pas si elle est vivante ou morte. Voix off : « Les fistules sont ainsi des livres ouverts sur la genèse de nos plats favoris. »

On ne comprend toujours pas. Le technicien a enfilé des gants qui lui montent jusqu'aux épaules. Sur le dos de la vache, dont on voit désormais qu'elle vit bel et bien, un hublot. Oui, un hublot, refermé par une sorte de bouchon. Le technicien enlève le bouchon et révèle un trou dans lequel fermente une bouillie qui – nous sommes en noir et blanc – semble brune. L'homme plonge le bras dans cette gouteuse préparation, en prélève une poignée et la dépose dans un bac émaillé qui se met à fumer. Car la bouillie fume. Mais d'où vient-elle ? Gimmick. La poêle, la viande, le meuglement.

Nul n'est obligé de croire l'auteur de ce livre, mais, à ce moment précis, impossible d'assembler tous les éléments. Le technicien niais et ses gants, le hublot, la fistule ouverte juste en dessous, la purée sombre et brûlante. Non, impossible. Et pourtant, car il ne peut y avoir d'autre explication, on a percé le cuir d'une vache en vie et dégagé un orifice de manière à pouvoir passer un avant-bras humain jusqu'à l'intérieur du rumen, c'est-à-dire la panse de l'animal. Lequel animal mange ce que le « savant » lui a alloué tandis qu'un valet de ferme technicisé lui ausculte les entrailles. Le plat émaillé qui fume est empli de matières en cours de digestion !

Voix off : « Dans cette écuelle, il y a déjà la promesse des biftecks de demain. » La vache est priée de se bien tenir tan-

dis que des mains étrangères parcourent son estomac. Voix off : « Pour ce technicien, la panse d'un boeuf est une source de savoir dans laquelle il puise abondamment. » Est-ce concevable ? C'est.

Et la fête est loin d'être terminée. D'abord, l'incident. Notre technicien se rend compte que le hublot fixé sur la vache est mal installé et menace de glisser. Il se tourne vers la caméra, avec le visage – pour ceux qui connaissent – du fantaisiste Élie Semoun cherchant à tout prix une compagne. L'homme se contente de demander un peu de compassion, et que la suite ne soit pas filmée. Elle l'est néanmoins, et le hublot glisse, soulignant le trou dans la chair vivante d'un être vivant.

On n'est plus tout à fait sûr de rire. Pendant que le technicien retrouve sa dignité et s'empare d'une pompe à vélo qui permet, semble-t-il, de remettre en place tout le système, l'inaltérable voix off annonce sur un ton définitif : « Grâce à ces incursions dans les entrailles de la bête, on sait maintenant que, pour améliorer le rendement des bovins, il faut abandonner les fourrages d'antan. » Tout est dit, cette fois. Abandonner. Oublier ces funestes fourrages qui donnent si peu de viande, quand tant de merveilles se profilent à l'horizon. Sans vouloir tomber dans l'anachronisme, ne serions-nous pas en plein prodrome de la funeste affaire de la vache folle, nourrie à la viande corrompue ?

On pourrait sans doute arrêter là le film, s'il n'était conçu en fait comme une succession de coups de théâtre, avec bouquet final. Rappelons, au risque de radoter, que nous sommes en 1970, et que l'invité principal, si visiblement heureux de passer à la télé et d'informer en profondeur ses concitoyens, est un des principaux responsables français du dossier de la viande. Disons que Raymond Février a l'oreille

des pouvoirs politiques et qu'il incarne mieux que quiconque la puissance tutélaire, c'est-à-dire l'État.

Contrôler tout le système nerveux

Gimmick à nouveau. La poêle, la viande qui grésille. Le meuglement. Et retour à Raymond Février, à qui le journaliste, qu'on voit de dos, pose une redoutable question. Peut-on, pourra-t-on, pourrait-on stimuler l'appétit d'animaux un peu fainéants, qui ne donnent donc pas assez de viande ? Peut-on espérer contrôler leur système nerveux ?

Pour Raymond Février, qui joint les mains d'un air satisfait, la réponse est oui. « L'un de nos chercheurs, dit-il, a étudié la carte du cerveau du porc et de l'oie et découvert chez ces animaux le centre de l'appétit. Et, en détruisant ce centre, on crée des animaux qui mangent sans arrêt. » Attention, monsieur Février n'est pas un idiot. Il a compris que cette invention n'aurait que peu d'intérêt avec le porc. Car à quoi bon « créer » des porcs boulimiques, qui seraient trop gras ?

« Mais chez l'oie, ajoute le grand expert, on peut obtenir des foies gras en créant des oies qui mangent deux, trois, quatre fois plus que leurs congénères normaux. » Et pour la vache, qu'est-il prévu au programme ? Ceci : « Il n'y a pas de raison qu'on ne puisse pas. Il suffit qu'on nous donne des moyens et qu'on fasse une carte du cerveau de la vache. Et que le centre de satiété existe chez elle, ce que je suppose. »

Encore ? Encore. Dans un centre de l'Inra qui semble se vouloir futuriste, la caméra s'attarde sur des paillettes congelées dans un bac et portant, curieusement, un nom. Chacune. À gauche se trouve D'Artagnan. À droite, Chéri Bibi. Voix off,

précédée du gimmick qu'on n'ose plus présenter : « Ces deux pastilles de quelques millimètres représentent deux taureaux parmi les meilleurs du monde. Ces quelques gouttes de sperme représentent le meilleur d'eux et leur garantissent une belle descendance de 100 000 veaux. Chéri Bibi est mort depuis six ans, mais grâce à l'azote liquide il restera quelques années encore un père exceptionnel. » En cette année de tous les records, l'insémination artificielle a déjà conquis l'immense majorité des fermes. Près de 80 % du cheptel français naît grâce à des vagins artificiels dans lesquels on recueille le sperme des mâles avant de l'administrer par seringue aux femelles. Voix off : « Les scientifiques voient dans cette technique un bon moyen d'augmenter le rendement. »

Et l'on comprend mieux pourquoi l'Inra tente, à ce moment de sa noble histoire, de faire passer les 100 000 descendants possibles d'un taureau à un demi-million. En Israël, figurez-vous, six taureaux « suffisent à assurer le développement de tout le troupeau national ». Arrivé à ce point, il semble difficile d'aller plus avant. Mais si, car la science n'a pas de limites. Un petit meuglement pour accompagner la tranche de viande qui grésille dans la poêle, et nous nous retrouvons, par la magie de la télévision, dans d'autres labos de l'Inra, à Tours. Là où l'on prépare la « seconde domestication ».

Ce n'est tout de même pas rien. La « seconde domestication », en effet, vise à offrir à l'humanité la complète « maîtrise » de l'organisme animal, de sa physiologie. Voix off : « Tous les actes de leur vie biologique [celle des animaux] devront répondre à nos besoins et à nos heures. » Bizarre ? Le mot est facile pour qualifier le plan que détaille devant la caméra un autre responsable de l'Inra, Charles Thibault. L'objectif est désormais, grâce à la pilule que découvrent à la même épo-

que les femmes, de décider du moment où les vaches seront fécondées. Puis, à l'aide d'autres mixtures, du moment exact où elles mettront bas. La naissance des veaux, Charles Thibault en est convaincu, ne se produira plus, bientôt, « pendant la soirée, pendant les week-ends, pendant les vacances, pendant les ponts ». Voix off en apothéose : « Le bovin devient ce qu'on espérait. Un produit industriel. »

Injecter des enzymes dans la viande

Et poursuivons. Par cette question, elle aussi off, mais cardinale : « L'art de l'éleveur a-t-il encore sa place à côté des commandos en blouse blanche ? » Raymond Février semble disposer d'une réponse complète. Comme on lui fait voir une machine à « exprimer la tendreté de la viande » qui détruit une à une les fibres récalcitrantes, comme on lui fait valoir qu'une autre méthode – la chimie des enzymes – pourrait s'attaquer aux viandes résistantes avant que nous ne les portions à la bouche, il a un mot éblouissant que l'on conseille de relire plusieurs fois.

Que dit-il ? Ceci, très exactement : « Au lieu de laisser les enzymes agir dans nos estomacs, eh bien on peut injecter les enzymes dans la carcasse de l'animal et leur laisser faire le travail d'attendrissement avant consommation. [...] On pourrait, si on le désirait, prédigérer l'animal, en quelque sorte, et rendre les morceaux plus tendres dans l'assiette. Ceci n'est pas encore appliqué. Cela ne dépend que de nous de le faire. »

Suit un reportage glaçant de bout en bout sur ce qui est présenté comme une école d'élite pour bovins, à Toulouse. L'on y parle sélection des meilleurs, « candidats à la survie »,

l'on y raconte comment, sur un millier de tout jeunes taureaux sélectionnés dans les fermes alentour, on n'en retiendra à l'arrivée que trois. Trois sur mille. Voix off : « Seuls ceux qui sont admis à la classe supérieure conservent pour un temps le droit à la vie. Les autres sont abattus. »

On en élimine deux cents. Puis d'autres. À l'âge de 8 mois, il ne reste que quatre-vingt-dix animaux, puis soixante, et trente enfin, pour lesquels on fabrique des vagins artificiels sur mesure de sorte qu'ils puissent montrer aux techniciens la vigueur de leur éjaculat. Chacun des trois « vainqueurs » aura 300 000 « enfants ». Là-dessus, gimmick, poêle, viande et meuglement.

Et si Hitler avait vécu ?

Nous approchons de la fin, restez à votre place, il reste une (grosse) surprise. Le journaliste pose en effet une vraie question, sur un ton certes gentillet. Il n'empêche : « En regardant ces images, on a parfois l'impression d'une société concentrationnaire, non ? » À cet instant, on guette un haut-le-cœur chez Raymond Février, qui appartient, avec toute sa famille, depuis des lustres, à la gauche humaniste. Mais pas du tout. Février : « C'est exact, exact. Nous avons un pouvoir très grand sur la société des bovins, car avec un père nous aurons 100 000 fils. » Retenez à jamais ce commentaire d'un des grands de l'élevage français en 1970 : il est exact que le traitement des bovins est concentrationnaire. Dont acte, n'est-ce pas ?

Fini ? Pas tout à fait. Question : « Mais ce pouvoir, ne pourrait-on envisager que quelqu'un l'extrapole à la société des hommes ? » Février, avec une moue dubitative : « Rien

n'est impossible, mais il y a des obstacles. [...] Il faudrait une continuité extraordinaire dans une politique pour modifier la société des hommes comme on modifie aujourd'hui la société des poulets, des porcs et des bovins. [...] Il faudrait compter je pense un siècle au moins pour parvenir à un tel résultat. »

Ultime question : « C'est-à-dire que le régime hitlérien, s'il avait vécu un siècle, aurait pu réaliser en quelque sorte, grâce à vos travaux, ce qu'il n'a pas pu faire ? » Dernière réponse de Février : « Des gens comme Hitler auraient pu faire ceci, mais l'expérience prouve qu'ils ne vivent pas assez longtemps pour faire tout ce mal. » On ne fera pas de commentaire, car le livre tout entier n'y suffirait pas. En l'occurrence, cette folie a bel et bien été pensée, si l'on ose ce mot ici audacieux, par nos plus hautes autorités.

Car cette émission n'aurait jamais vu le jour sans la grande loi sur l'élevage votée en grande pompe en 1966. De Gaulle règne sur la France. Dès 1960, le rapport Rueff-Armand, bible des technocrates, a insisté sur les retards de l'agriculture, l'« archaïsme des structures parcelaires » et le manque de productivité de ce qu'on n'appelle déjà plus des fermes. Ce texte décisif et limpide « ne peut se dissimuler [...] que le progrès des rendements tendra à accentuer la contraction des effectifs de main-d'œuvre ». Tout est dit en peu de mots. Il faudra remembrer, c'est-à-dire augmenter les surfaces moyennes par la loi, et chasser de leurs terres les paysans « surnuméraires ».

Après deux lois d'orientation agricole – 1960 et 1962 –, après une loi de modernisation du marché de la viande – 1965 –, qui consacre la victoire des abattoirs modernes, l'année 1966 sera celle d'une révolution par la loi. Depuis sa création en 1946, l'Inra de Raymond Février est passé de 257 employés

à 4 866, devenant une force centrale de l'appareil politique d'État. Jacques Poly, l'un de ses cadres très supérieurs, a gagné le cabinet du nouveau ministre de l'Agriculture, Edgar Faure, dès son arrivée, en janvier 1966. La grande loi sera leur œuvre commune, même si son architecture doit beaucoup à Edgard Pisani, qu'on retrouvera chemin faisant.

Tout le pouvoir aux technocrates !

De quoi s'agit-il ? L'article premier est limpide : « La présente loi a pour objet l'amélioration de la qualité et des conditions d'exploitation du cheptel bovin, porcin, ovin et caprin. » Comme l'écrira le chercheur François Grosclaude : « Ces dispositions de la loi sur l'élevage donneront aux chercheurs du département de génétique animale de l'Inra une place et des responsabilités peut-être sans équivalent dans le monde¹. » En sélectionnant les races, en les « améliorant », on lance officiellement le processus de ce qu'on appellera par la suite le productivisme. Ce premier système d'identification des animaux annonce la si moderne traçabilité.

Jusqu'ici, dans les grandes lignes du moins, la sélection des animaux d'élevage se faisait à l'oeil. Il y avait eu des essais, et même des réussites. Le mouton mérinos, par exemple, « sélectionné » pour la première fois en Espagne

¹ Cité par Jean CRANNEY in *Inra. 50 ans d'un organisme de recherche*, Inra, 1996.

dès le ^{xvi}e siècle. Le mouton New Leicester, « inventé », fixé par le génial Robert Bakewell au milieu du ^{xviii}e siècle.

Mais, pour l'essentiel, on regardait encore et surtout l'apparence des animaux, c'est-à-dire leur conformation. Un seul domaine avait réellement « explosé », celui de l'insémination artificielle. Il était, il est toujours plus facile de faire éjaculer un animal dans un vagin artificiel, puis de transférer le sperme recueilli dans un vagin « authentique » à l'aide d'un instrument.

La loi de 1966 écrase tous ces contradicteurs de l'ancien monde de l'élevage des animaux. Écoutons donc celui qui reste l'une des grandes voix de l'Inra, Jean-Claude Flamant, directeur de recherche recruté en 1963 par Jacques Poly. C'est un peu long, mais chaque phrase ouvre une porte. « En 1965, Edgar Faure, devenu ministre de l'Agriculture, introduit dans son cabinet un autre Jurasien, Jacques Poly, fondateur et directeur du département de génétique animale de l'Inra. C'est lui qui concevra et fera voter la "loi sur l'élevage", destinée à moderniser l'amélioration génétique des animaux de rente. Jacques Poly partait du principe que les performances du cheptel français, tout particulièrement celles des vaches laitières, étaient insuffisantes pour affronter la concurrence européenne qui allait s'engager, notamment par rapport aux élevages hollandais. [...] Il devenait possible d'obtenir un progrès génétique de l'ordre de 2 % par an. Combiné à l'amélioration du régime alimentaire et des conditions sanitaires, cela permettait d'assurer une progression de la production de l'ordre de 4 à 6 % l'an. En dix ou vingt ans, le progrès génétique obtenu pouvait devenir considérable, et ceci sans "manipulation génétique", rien qu'en sachant détec-

ter dans une race donnée les reproducteurs ayant la plus grande probabilité de transmettre leur supériorité génétique à leur descendance² [...] »

Vers la société eugéniste des animaux

Une question ne sera pas posée, qui mériterait pourtant de l'être, comme l'atteste l'hallucinante leçon de choses offerte par Raymond Février au début de ce chapitre. Ne sommes-nous pas au cœur d'une idéologie eugéniste ? Ne s'agit-il pas de courir après des notions de race pure qui ont fait les ravages que l'on sait ? Ce n'est pas l'auteur de ces lignes qui pose la question, mais trois augustes personnages : Roland Jussiau, inspecteur principal de l'enseignement agricole, médaille d'argent de l'Académie d'agriculture ; Louis Montméas, inspecteur de l'enseignement agricole en zootechnie ; Jean-Claude Parot, inspecteur honoraire de l'enseignement agricole.

Bien qu'il s'agisse d'un point de vue général qui ne porte pas spécifiquement sur la loi de 1966, le moins que l'on puisse dire est qu'il décoiffe : « La génétique est la science de l'hérédité [...], elle a forgé ses concepts, ses mots que les zootechniciens connaissent bien. Mais si l'on n'y prend pas garde, [ces concepts et ces mots] peuvent se révéler de redoutables pièges et servir de caution aux idées les plus fausses, voire les plus néfastes. N'est-il pas tentant en effet de les appliquer sans mesure à la fois aux hommes et aux animaux domestiques, en oubliant que "les hommes naissent et demeurent libres et

² Jean-Claude FLAMANT, « Histoire de races animales, histoires de sociétés humaines », Mission Agrobiosciences, 2002.

égaux en droit³ ? » Autre citation des mêmes : « [Si] l'on n'y prend pas garde, un problème survient immédiatement avec la zootechnie qui, justement, cherche à tirer parti de la variabilité biologique pour classer les individus animaux en vue de les "améliorer" : l'amélioration génétique, branche de la zootechnie, interprète les différences en introduisant un classement, et donc de l'inégalité. Le vocabulaire zootechnique, comme les notions qu'il recouvre, le traduit bien ; mais pour des utilisateurs peu vigilants de ce vocabulaire [...] il y a grand risque d'une véritable "pollution" de l'esprit en matière d'hérédité⁴. »

Autre considération qui sera balayée, malgré les interrogations de nombreux éleveurs : la sélection ne conduira-t-elle pas à la disparition de certaines races locales et des petites fermes qui leur sont intimement liées ? Les « producteurs » ne vont-ils pas dépendre de plus en plus des fabricants d'aliments industriels, devenus obligatoires pour satisfaire les besoins nutritionnels des vaches laitières les plus rentables ? Il n'y aura simplement pas de débat. Le « progrès » unit étroitement toutes les composantes politiques de la France de 1966. Plus tard, une certaine Édith Cresson, devenue ministre de l'Agriculture de la gauche en 1981, s'étonnera de cette « loi de gauche votée par un parlement de droite ». À quoi Jacques Poly aurait rétorqué : « Le sperme n'est ni de droite ni de gauche, il est bon ou mauvais⁵. »

3. Roland JUSSIAU, Louis MONTMÉAS et Jean-Claude PAROT, *L'Élevage en France. 10 000 ans d'histoire*, Educagri, 1999.

4. *Ibid.*

5. Cité par Bertrand VISSAC in *Les Vaches de la République. Saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, Inra, 2002.

CHAPITRE 3

Pendant l'avalanche, les affaires continuent

Quarante ans ont passé depuis le passage à la télé de Raymond Février, évoqué au chapitre précédent. Quarante ans qui ont marqué pour de bon la naissance de l'élevage industriel hors-sol. Place aux rendements ! Place aux éprouvettes ! Place à l'entassement et aux chiffres d'affaires. En quarante ans, l'élevage, soudé à l'Inra et aux services de l'État, a échappé à tout contrôle.

Derrière Raymond Février et ses divagations télévisées, l'avalanche. Rappelons qu'une avalanche est un incident aléatoire. D'abord parce que l'on ne peut prévoir son déploiement final. Ensuite parce que, répété – théoriquement – dans des conditions identiques, il ne donnerait pas les mêmes résultats. Mais voici ce qui s'est passé.

Avant de plonger dans le grand océan, rien ne vaut cette prière de rappel. En 1966, Jean-Baptiste Chombarat de Lauwe écrit dans la *Revue politique et parlementaire* un article frappant, sous le titre limpide : « L'Agriculture à l'âge industriel ». Ce spécialiste de l'agriculture note froidement : « L'agriculture ne doit-elle pas, à l'instar de l'industrie, augmenter la dimension de ses entreprises pour obtenir, confor-